

Littérature et médecine : La résilience littéraire face aux défis de la crise sanitaire à Covid-19¹

Jean-Francis EKOUNGOUN

Université Alassane Ouattara

Uevah1@yahoo.fr

Résumé: La résilience littéraire est la faculté intrinsèque de la littérature à métaboliser un traumatisme, une douleur ou une crise. Dans un régime de désordre ou de chaos, la résilience littéraire permet de développer des capacités ou des dispositions pour instaurer un régime d'ordre, d'apaisement et de survie. Les processus de résilience littéraire s'organisent autour des pratiques comme l'écriture, la lecture et le rêve. Ils relèvent aussi du virtuel. Contre la Covid-19, la résilience littéraire se présente comme un alicament. Elle est certainement autant efficace que tous ces vaccins dénommés *Pfizer-BioNtech*, *Moderna*, *AstraZeneca*, etc. Grâce à la résilience littéraire, la « chose littéraire » survivra et restera toujours une onction pour ceux qui aiment la littérature et un sacerdoce pour ceux qui la pratiquent.

Mots clés: Covid-10, résilience, littérature, pandémie, traumatisme, métabolisme, alicament.

Abstract: Resilience literature is the intrinsic ability of literature to metabolize trauma, pain or crisis. In a regime of disorder or chaos, resilience literature makes it possible the building of capacities or aptitudes that aim to establish a regime of order, peace and survival. Mechanisms of resilience literature are organized around such practices as writing, reading, dream. They can also be of the virtual realm. Against Covid-19, resilience literature poses as an alicament strong. It is certainly as effective as all these vaccines called *Pfizer-BioNtech*, *Moderna*, *AstraZeneca*. Because of resilience literature, the 'literary object' will be offered the opportunities of survival and always stay an anointing for those who love literature and a vocation for those who practice it.

Keywords: Covid-19, resilience, literature, pandemic, trauma, metabolism, mechanism, alicament strong.

¹La réflexion est extraite de ma conférence inaugurale prononcée à l'occasion de la rentrée solennelle de l'Association des Ecrivains de Côte d'Ivoire (AECI), organisée à Abidjan-Cocody, le 24 avril 2021.

Introduction

La pandémie à Covid-19 fragilise aujourd'hui les sociétés et transforme l'économie mondiale. Cette énième crise sanitaire rappelle le caractère évanescent de l'existence humaine où rien n'est acquis. Il en découle des transformations des modes de vie qui impactent, entre autres domaines, la littérature ; la littérature entendue ici dans ses pratiques et ses activités afférentes. Les conséquences de la pandémie à Covid-19 sur la littérature sont plus ou moins connues. Aux premières heures de la crise sanitaire mondiale marquée par le « grand confinement », la littérature, à l'instar d'autres secteurs d'activités, a été presque frappée de prohibition. Les lieux d'apprentissage comme les écoles, les instituts de recherche, les bibliothèques, les maisons d'édition, les librairies ont été fermés. Les livres ne pouvaient plus circuler aisément d'un lecteur à un autre ou se déplacer d'un pays à un autre. L'âme de la littérature se trouvait elle-même confinée. Or, la littérature est, avant tout, de l'ordre du relationnel, du réseautage et des échanges. Les mesures préventives et restrictives ont mis finalement les activités littéraires en zone rouge plongeant ainsi la littérature dans une impasse sans précédent.

Bien avant la pandémie actuelle, des déclinologues des humanités n'ont pas hésité à citer la littérature à l'article de la mort (O. Bessard-Banquy, 2012, p. 171-182 ; R. Millet, 2010). Taxée d'être une « science molle », la littérature serait perchée dans les limbes. Elle n'apporterait pas des réponses concrètes aux angoisses de l'humain, à la différence des sciences dites « exactes » ou « sciences dures ». A chaque époque, la littérature a toujours été sommée de s'expliquer, de justifier sa raison d'être. Appeler à comparaître devant le tribunal de l'histoire, elle est obligée de produire elle-même le « bâton », soit pour se faire lyncher sur la place publique, soit pour se faire plébisciter à huis-clos. Néanmoins, la littérature parvient toujours à ressortir plus forte que jamais de son procès parfois à charge et souvent même à décharge. Elle surmonte les adversités forgées contre elle. A chacune de ses crises, la littérature reste optimiste. Elle fait preuve d'une extraordinaire résilience. Elle sait se positionner par rapport aux différents fléaux qui ont marqué l'histoire de l'humanité ou qui continuent d'éveiller notre monde à son fragile destin.

La présente réflexion interroge le concept de « résilience » et ses enjeux littéraires. De quoi retourne l'expression « résilience littéraire » ? Par quel processus la résilience s'opère-t-elle en littérature ? Comment le littéraire résilient peut-il aider à relever les défis liés à la pandémie actuelle ? Au-delà des liens étroits entre la littérature et la médecine (Covid-19) mis en lumière par la résilience littéraire, l'article ambitionne de démontrer les possibilités offertes

à la littérature, spécialement à la littérature comparée, de décroiser les sciences ou les savoirs. Par ailleurs, cet esprit critique qui consiste à relier les connaissances constitue, selon Edgar Morin (1999), le véritable « défi » pour apprendre à vivre dans le XXI^e siècle.

L'étude s'organisera en trois sections. Il s'agira d'abord de proposer une approche conceptuelle de la résilience, d'en dégager ses implications terminologiques dans la pratique littéraire, avant de s'intéresser aux éléments caractéristiques de « covidisation » présentée comme des formes langagières et esthétiques de la résilience littéraire. Enfin, quelques facteurs d'abréaction liés au processus de la résilience littéraire seront analysés.

1. Approche définitionnelle du concept de la « résilience »

Le concept de « résilience » a une identité paradigmatique qui traverse les sciences telles que la physique, la psychologie, la psychiatrie, la psychanalyse, l'économie et l'écologie. Néanmoins, la résilience reste originellement attachée à la physique où elle sert à mesurer « *la capacité d'un objet à retrouver son état initial après un choc ou une pression continue* » (A. Dauphiné, D. Provitolo, 2007/2 n° 654, p.115-125). Transférée dans les sciences sociales, la notion devient polysémique. En psychologie, Boris Cyrulink (art. en ligne) définit la résilience comme « *la capacité à vivre, à réussir, à se développer en dépit de l'adversité* ». Dans le domaine de l'écologie, la résilience écologique est « *la capacité d'un écosystème, d'un habitat, d'une population ou d'une espèce à retrouver un fonctionnement et un développement normal après avoir subi une perturbation importante* » (CIRERO, art. en ligne). Sur le plan économique, « *la résilience d'une économie ou d'une zone économique est sa capacité à surmonter rapidement des chocs et perturbations économiques* » (Id.).

De façon générale, la résilience consiste à prendre acte d'un traumatisme et à ne pas le nier. C'est une capacité qui permet de se relever en dépit du trauma ou de l'adversité. Certains psychanalystes français s'insurgent contre la perception populaire de la résilience qui semble, selon eux, s'intéresser d'avantage aux symptômes qu'aux origines des maux de l'individu ou de la société (M. Manciaux, 2010/10, p.321-330). Alexandra Mignien (art. en ligne) s'oppose particulièrement à une telle conception de la résilience, résumée par la boutade routinière selon laquelle « *ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort* ». Mignien fait une analyse à rebours de la résilience en lien avec les blessures physiques (accident de la circulation) et émotionnelles (la perte d'un être cher). Elle déconstruit ainsi les codes de la résilience : « *ce qui ne nous tue pas ne nous rend pas nécessairement fort* » (Id.). Pour la psychanalyste, ce qui ne nous tue pas amène à se reconstruire autrement.

La résilience est aussi envisagée comme un processus. Elle n'est pas un acte arrêté et un remède sur le coup. En tant que processus, la résilience prescrit une démarche individuelle et/ou collective qui se réalise au fil du temps. Boris Cyrulink (2018/3-4, n°69-70, p. 28-29) en distingue deux aspects : le soutien et le sens. De son point de vue, le soutien peut être extérieur et/ou provenir de soi-même, à travers l'accompagnement d'un psychiatre ou d'une personne équilibrée de l'entourage du sujet traumatisé. Il peut prendre plusieurs formes dans le processus résilient. La première modalité est celle d'une révolte intérieure qui refuse le fatalisme. Cette disposition émotionnelle appelle le sujet traumatisé à la détermination à sortir lui-même du trou, à trouver une solution pour ne pas se laisser durablement impacter. Ensuite, il y a le défi lancé à soi-même. L'individu traumatisé se donne pour but de réaliser un projet qui a toujours semblé lointain s'il parvient à surmonter l'impasse. Il développe alors un mécanisme de défense et de protection. Il ne se met pas dans des postures d'auto-flagellation et de victimisation. D'où l'intervention du « sens » qui est le second aspect de la résilience. Pour Cyrulink, le sujet résilient, grâce au soutien dont il pourrait bénéficier, parvient à rire de son trauma pour tolérer les effets délétères de la crise. Afin d'expurger et de libérer les toxines de la psyché et du corps physique, la personne qui est en train de faire preuve de résilience s'apaise et canalise ses vives émotions via diverses pratiques artistiques, littéraires (écriture, peinture, musique etc.), sportives et même spirituelles.

Ainsi, grâce au processus de résilience, l'individu parvient à avoir une confiance en soi et à développer une estime personnelle. Le sujet résilient apprend à être optimiste. Il ressort de son trauma avec un caractère flexible et enthousiaste face à l'échec répété. Il accepte qu'il ne puisse changer des choses ou des événements, mais qu'il a le pouvoir de modifier sa réponse face à un choc bouleversant. C'est dans cette optique que Boris Cyrulink (cité par S. Delpont, art. en ligne) affirme que : « *ce n'est pas tellement le fait qui abîme, mais c'est la signification qu'on attribue au fait* ». Autrement dit, ce n'est pas l'état dans lequel se trouve la personne traumatisée qui importe, mais sa réactivé rapport à son état problématique. Par ailleurs, selon Cyrulink, le rapport qu'entretient une personne ou une communauté à son trauma impose d'établir une nuance entre la résilience et la résistance. Si la résilience est la capacité ou l'aptitude à surmonter un épisode douloureux, la résistance est une stratégie de défense. En cela, la résistance est un facteur de protection inhérent à des ressources alors que la résilience est un « *facteur de nouveau développement après un fracas traumatique* » (*id.*).

Si dans les sciences dites « exactes » ou généralement dans les sciences sociales, la résilience est une aptitude ou une capacité, dans le domaine de la littérature, la résilience peut se définir comme la faculté intrinsèque de la littérature à métaboliser un traumatisme, une

douleur ou une crise en poussant l'individu ou la société à s'apaiser et à développer des formes de stratégies de survie.

Le dialogue transdisciplinaire entre la littérature et la médecine garde toujours, pour ces deux disciplines, l'intention d'inventer, de prescrire ou de guérir un corps biologique individuel (le patient atteint) et un corps biologique collectif (le corps social). Médecins et écrivains sont souvent conduits, dans leurs pratiques quotidiennes, à utiliser à la fois les mots et les maux comme matériaux de travail. Les premiers pour diagnostiquer et expliquer les pathologies du patient, les seconds pour littériser ou sublimer les maux sociaux individuels et collectifs. Ainsi des médecins comme Sigmund Freud et Frantz Fanon écrivent-ils leurs expériences de thérapeutes, quand des écrivains comme Marcel Proust et Leslie Marmon Siko ouvrent leurs créations littéraires et artistiques aux thématiques liées à la maladie ou à la santé. C'est à juste titre d'ailleurs qu'Edwige Comoy Fusaro (art. en ligne) affirme que « *la médecine est sans conteste l'enfant chéri des interactions entre sciences et littérature* ».

La relation entre la littérature et la médecine, à la faveur de la crise sanitaire de la Covid-19, rappelle la dimension comparatiste d'une telle approche. La littérature comparée, de par sa dynamique, ouvre la littérature à plusieurs domaines de la connaissance. Le croisement entre les pratiques médicales et littéraires, esthétiques relève peut-être du fantasme ou de la symbolique. Toutefois, même idéalisée, cette transdisciplinarité permet de mettre en évidence un lexique, des terminologies et des néologismes qui sont capables de représenter les mots de la crise sanitaire en leur donnant un sens.

2. La littérature au cœur des pandémies mondiales

La littérature a toujours été au centre des crises sanitaires qui ont marqué l'humanité. Un bref aperçu de l'histoire littéraire mondiale mentionne des exemples d'écrivains qui ont produit une littérature pandémique lorsque le monde a été frappé par des fléaux comme la peste, le choléra et la grippe. On peut citer Albert Camus (1947), *La peste*, Gabriel Garcia Marquez (1985), *L'Amour au temps du Choléra*, José Saramago (1995), *L'Aveuglement*, Jean Marie-Le Clézio (1995), *La Quarantaine* et Franck (2015), Thilliez, *Pandemia*.

Au-delà de cette catégorie d'écrivains, il y a particulièrement deux romans dont les proximités avec la pandémie actuelle à Covid-19 sont assez troublantes. D'abord, *Les Yeux des ténèbres* de l'écrivain américain Dean Koontz ([1981], 2020). Il y a 41 ans, cette science-fiction prédisait qu'un virus causant une « *pneumonie incurable* » allait surgir « *aux alentours de 2020* » et menacerait la planète entière. Dans ce *thriller* noir, l'auteur raconte comment le Parti communiste chinois a créé un virus mortel appelé « *Wuhan-400* » dans un laboratoire



secret de la banlieue de Wuhan, de la province du Hubei. Le virus « *Wuhan-400* » a été conçu à dessein comme une arme biologique et chimique pour éliminer les dissidents chinois.

L'intrigue des *Yeux des ténèbres* se déroule à Las Vegas, au début des années 1980, marquée par la guerre froide et l'inquiétude sur le devenir de l'humanité. Danny, âgé de neuf ans, meurt dans un accident d'autocar alors qu'il partait en camping ; à tout le moins c'est ce que déclarent les autorités à sa mère, Tina Evans, avant de lui interdire l'identification du corps de son enfant horriblement mutilé :

On lui avait inoculé une maladie fabriquée artificiellement en laboratoire, et il est le seul à avoir survécu : car il possède un anticorps naturel qui l'aide à lutter contre ce virus très particulier puisque synthétique. Le docteur Tamaguchi, qui est à la tête de ce Centre, a fait pression sur nous, je dirais même qu'il ne nous a pas laissé une seconde de répit jusqu'à ce que nous ayons réussi à isoler cet anticorps et à comprendre comment l'enfant avait réussi à détruire le virus. Après cela, évidemment, aux yeux de Tamaguchi, Danny ne servait plus à faire avancer la science, donc devenait totalement inutile. C'est la raison pour laquelle il a décidé de lui réinjecter le virus autant de fois qu'il le faudrait jusqu'à ce que mort s'ensuive. Il tenait à tester combien de fois jouerait ce fameux anticorps. En effet, il n'y a pas d'immunité permanente contre ce virus. (D. Koontz, ([1981], 2020), p. 178).

Danny a été capturé par des scientifiques américains qui lui ont inoculé le « *Wuhan-400* », virus mortel et incurable, élaboré artificiellement dans les laboratoires proches de la ville chinoise au marché aux poissons. Le roman de Dean Koontz fait un long descriptif de ce virus dont les symptômes se manifestent par des vertiges, des malaises et des crises d'hystérie qui poussent parfois les malades à déchirer les combinaisons d'astronaute des médecins chargés de les emmener de force. A chaque utilisation de cette « arme biologique » qu'est le *Wuhan-400*, s'entassent des morts propres et rapides qui évitent au gouvernement chinois des pertes de temps et d'argent.

Cependant, si la science-fiction imaginée par l'Américain Dean Koontz décrit une arme bactériologique (*Wuhan-400*), conçue par l'Homme, et plus spécifiquement par des scientifiques chinois, les choses sont tout à fait différentes de l'actuel coronavirus (*Covid-19*) qui semble ne pas résulter d'une œuvre humaine, selon plusieurs études. D'autres spécificités distinguent le « *Wuhan-400* » de la *Covid-19* ; à savoir, leur période d'incubation (24 heures pour le premier, 14 jours pour le second), le taux de mortalité de « *Wuhan-400* » est de 100% puisque dixit l'auteur, « *nul n'est censé pouvoir y survivre* » et celui de la *Covid-19* serait de 2%.

Le second roman a été publié par le Sud-Africain, Deon Meyer ([2016], 2017). Il est paru en français sous le titre de *L'Année du Lion*. Ce récit raconte le combat pour la survie

d'un père et de son fils dans un monde contaminé à 95% par le « viruscorona² ». Cette science-fiction décrit une situation post-apocalyptique. Trois (3) années ont suffi à l'ancien journaliste Deon Meyer pour mener une enquête approfondie afin d'habiller le décor de son roman du meilleur vernis scientifique possible : « *Pour le monde que je voulais décrire, j'avais besoin de tuer 95% de la population mondiale en gardant les infrastructures intactes. Un virus m'a semblé l'arme idéale* » (*La Croix*, en ligne). Pour écrire son œuvre, l'auteur demande à deux virologues de renommée mondiale³ de lui identifier le virus le plus meurtrier. Les deux scientifiques s'accordent sur le coronavirus. Ils le classent comme l'agent pathogène le plus dangereux pour la race humaine et la planète. Fort de cette information glaçante, Deon Meyer rédige son projet littéraire en grossissant les lignes de la transmission du « coronavirus » et ses conséquences sur les sociétés mondialisées, ainsi que le passage du virus de l'animal à l'homme jusqu'à la contamination intercontinentale ; en passant par la fermeture des frontières ou le port des masques de protection. En témoigne ce large extrait de *L'Année du Lion* :

Après ça, la Fièvre est venue. Comment raconter la Fièvre ? Impossible à décrire. C'était pareil pour tout le monde. On voit les actualités à la télé et on les entend à la radio, et on pense, non, ils vont l'arrêter avant que la chose n'arrive chez nous, mais on se le demande et on a un peu peur. Comme avec Ebola, une ou deux années avant la Fièvre. Mais tu te dis, nous vivons à l'époque de la science, ils trouveront sûrement une solution, et tu ne t'en fais pas trop. Jusqu'à ce que l'Angleterre et les États-Unis annulent les vols et déclarent un état d'urgence. Alors, on s'inquiète car ça n'a jamais été aussi grave avant. Et puis le virus est là et on pense, il va falloir qu'ils se grouillent, et pour la première fois, on a vraiment la trouille. Ensuite, il n'y a plus d'électricité et personne ne vient travailler, et j'appelle sans cesse mes enfants mais ils ne répondent plus. Et puis les réseaux des mobiles s'effondrent. Je me suis caché dans cet élevage de poules, ce n'est pas une blague. Je pensais que j'étais vivant parce que j'y étais resté ; je couchais là-bas et je n'allais nulle part. Et puis la radio s'est tue. Plus aucun son. Et j'ai guetté le chemin, mais il n'y avait rien. J'ai donc pris la route. Et j'ai senti Heidelberg. À quatre kilomètres de la ville, je sentais déjà tous ces morts. C'est alors que j'ai su. Il y a un temps pendant lequel on se sent coupable d'avoir survécu et on se demande pourquoi, vu qu'on a mené une vie de con. Mais on s'y habitue. Bizarre, hein ? (D. Meyer ([2016], 2017, p. 78-79).

Les prémonitions troublées de l'auteur sont parfois vraisemblables :

Tous les pays développés ont mis au point des protocoles en cas de maladies mortelles transmissibles. La plupart des pays en voie de développement ont même des stratégies détaillées pour parer à cette éventualité. Il y a des directives et des systèmes prévus en cas d'épidémie. En théorie, ils devraient fonctionner. Mais la nature se moque des théories. La faillibilité humaine se moque des théories (*Ibid.*, p. 34).

²Issue de la fusion entre un virus humain et un virus animal (chauve-souris).

³Professeur Wolfgang Preiser, de l'Université sud-africaine de Stellenbosch et son collègue Richard Tedder, de l'University College de Londres.

La suite du récit décrit des millions de morts, le chaos total. Les survivants du coronavirus de 2016 se regroupent dans une communauté que l'auteur baptise « *Amanzi* » dans son roman. Ils créent une nouvelle démocratie, un nouvel ordre mondial où la surconsommation, l'importance de la finance sur l'humain, l'égoïsme, la haine, le mépris des plus démunis, sont relégués aux calendes grecques. Avec un talent de conteur, Deon Meyer entraîne le lecteur dans un fabuleux récit digne de l'Armageddon, d'une part ; et dans une fable philosophique sur la fragilité de l'Homme, sur sa capacité de résilience, d'autre part. Cette conjoncture cataclysmique donne à réfléchir sur notre rapport au monde, à l'altérité et à soi-même. En effet, cette œuvre post-apocalyptique est une réflexion sur l'humain dont l'égoïsme porte parfois gravement atteinte à l'environnement ; l'individu qui peut disparaître à tout instant sous l'effet nocif d'un ennemi invisible : le coronavirus. Le roman de Deon Meyer apparaît, de ce point de vue, comme un plaidoyer pour un monde nouveau, après le coronavirus.

Dean Koontz et Deon Meyer auraient certainement préféré que les fruits de leurs imaginations délirantes restent du strict ressort de la science-fiction littéraire. Mais, l'actuelle pandémie à Covid-19 en a fait des œuvres d'anticipation ou presque.

En mettant en fiction les crises sanitaires, la littérature construit une écriture du trauma qui *in fine* se transforme en une écriture de la résilience. Dans la littérature pandémique, en effet, les mots de l'écrivain s'habillent très souvent des mots de la maladie en train de s'écrire. Que ce soit le « Wuhan-400 » dans *Les Yeux des ténèbres*, le « Viruscorona » dans *L'Année du Lion* ou la « Covid-19 », décrite dans un autre roman plus récent, intitulé *La couronne du diable* d'Alexandre Najjar (2020)⁴, les auteurs, à travers leurs perceptions des pandémies, réaffirment la fonction sociale de la littérature tout en manifestant leur résilience face aux catastrophes sanitaires.

En investissant l'écriture du vocabulaire de la maladie, l'écrivain purge et expurge la peur des maux dérivés de la crise pandémique. En outre, il familiarise le lecteur à ce « mal du siècle » avec lequel il faut apprendre à vivre. S'inspirant de la théorie de la socialité du texte grâce aux sociolectes et aux sociogrammes voire aux *atopos*, l'écrivain résilient admet que les mots soient esthétiquement des cas de lexie contaminés par le virus ; le mot étant considéré comme un puissant exutoire et un canal de la pensée. C'est le mot qui rend donc plausible la « covidisation de la langue » qui apparaît comme des formes d'enrichissement esthétique et stylistique de l'écriture résiliente.

⁴Cette fiction a obtenu le Grand Prix de la Francophonie décerné par l'Académie française.

Dans la praxis littéraire résiliente, en effet, les mots s'imposent aux pôles de l'écrivain et à celui du lecteur. Pour prendre le cas de la Covid-19, une série de mots ou d'expressions caractéristiques de la « covidisation de la langue » est apparue dans le discours public : « confiné », « cache-nez », « (dé)confinement », « (re)confinement », « mise en isolement », « mise en quarantaine », « mesures barrières », « mesures sanitaires », « toux », « mal de gorge », « fièvre », « pulvérisation », « test de dépistage », « vaccin », « distanciation sociale », « restez chez vous ! », « banque de vaccins », « bêta-coronavirus », « gant », « gel hydro-alcoolique », « lavage des mains » ; « bulle sanitaire », « hommes en blouse », « en première ligne », « réanimation », « cas contaminé », « cas dépisté », « hospitalisation », « fermeture de frontières », « couvre de feu », « masque N95 », « redémarrer l'économie », « restriction du voyage », « transmission », « unité en soin intensif », etc. La maladie à Covid-19 prescrit un réceptacle de mots utilisables par les poètes, les romanciers et les dramaturges pour produire des chefs-d'œuvre qui nourriront sans conteste, et pour longtemps, l'imaginaire de la postérité et témoigneront de la conscience d'un monde en perpétuel déclin. Si la littérature, par l'entremise du roman, est le reflet d'un miroir que l'on promène le long d'un chemin, pour évoquer Stendhal et la *mimêsis* aristotélicienne, elle sert aussi et surtout à retranscrire aussi bien scripturairement que socialement les maux de la crise et la crise en mots.

La littérature résiliente sublime ainsi le mal. Elle chante la souffrance parce qu'elle parvient aujourd'hui à mettre des mots sur la Covid-19. Grâce aux catégories narratives, l'écrivain se dote du pouvoir de déclencher des « *forces de résistance qui construisent le processus de résilience* » (C. Benestroff, 2010, p. 39-52). Pour le dramaturge, le poète et le romancier, écrire sur la Covid-19, plus généralement sur les pandémies mondiales, cela revient à démontrer que les crises sanitaires même les plus graves finissent par être domptées et par devenir des motifs littéraires probants que la littérature résiliente a toujours su porter et supporter.

3. Processus de la résilience littéraire : la lecture entre le rêve et le virtuel

La maladie à Covid-19 peut être considérée comme *Un merveilleux malheur* (B. Cyrulink, 2002, p. 218) pour la littérature elle-même. Cette oxymorisation de la situation sanitaire révèle les heurts et malheurs de la littérature en contexte pandémique. Silencieuse, rapide dans sa migration et extrêmement contagieuse, la Covid-19 semble imposer au monde son diktat marqué par la psychose et la cessation momentanée, partielle ou définitive, des activités de tous ordres. La littérature n'en a pas été épargnée. Cette situation généralisée a

nourri les thèses des déclinistes de la littérature qui y ont vu sa mort programmée. A cause de la Covid-19, les activités sont à l'arrêt. La malade est contraint de s'enfermer ou se mettre en quarantaine tel un animal enragé en cage. Le droit fondamental à la liberté, droit inaliénable de tout être humain a été peu ou prou violé. Cet immobilisme à quelque peu plongé l'individu dans un état de solitude, de dégoût de vivre. Le malaise qui en découle semble traduire l'expression du *taedium vitae*⁵.

Dans le contexte de crise sanitaire à Covid-19, les humains ont comme l'impression de mal habiter la terre ou de mal cohabiter avec leurs prochains. De même, la Covid-19, par l'inactivité qu'elle a imposée, a suscité un découragement, une dépression chez certaines populations. Cette désaffection de la vie inhérente à l'impact de la Covid-19 sur le mode de vie dynamique et bruyant des humains a évidemment des effets multiples sur la littérature. Cependant, si la Covid-19 est un « merveilleux malheur » pour la littérature, elle peut également l'aider à se positionner et à relever les défis liés à la pandémie.

A charge, il est souvent reproché à la littérature sa vacuité dans la résolution de certaines problématiques contemporaines. Pourtant, la littérature est résiliente par essence : les formes ou processus de résilience comme la lecture, le rêve (l'imaginaire) et le virtuel en témoignent. La lecture est l'action de lire, de prendre connaissances d'un contenu écrit dans un contexte de solitude, de « réclusion » extérieure (espace physique) et intérieure (la pensée profonde). La lecture étant essentiellement une activité solitaire qui se dérobe parfois aux contacts physiques et aux rencontres collectives, sa pratique aide à sensibiliser au respect des mesures barrières donc à lutter contre la propagation et l'augmentation des cas de Covid-19. La lecture devint ainsi un acte de responsabilité individuelle pour préserver la santé publique. En ce sens, elle se fait résiliente aux effets pervers de la pandémie. Le pouvoir de résilience dont sont dotés les praticiens de la littérature permet donc de modifier les comportements à risques liés à la Covid-19.

Ensuite, la lecture réduit les maladies liées au stress et à l'anxiété. La lecture quotidienne a des bénéfices conséquents sur la santé. Ceux qui lisent auraient une espérance de vie prolongée que les non-lecteurs, selon l'étude réalisée par Becca Levy de l'Université de Yale qui met en relief les effets rémunérateurs de la lecture sur la longévité. Au terme de son étude expérimentale, elle affirme que « *les individus qui consacrent au minimum une demie heure par jour à la lecture ont un avantage vital significatif par rapport à ceux qui ne lisent pas* » (A. Bavishi, D. Slade, B. R. Levy, 2016, p. 44-48).

⁵ « Dégoût de la vie » ou « mépris de la vie ».



De même, grâce à l'entremise de la lecture, l'individu voyage et traverse les frontières. Le lecteur habite des pays imaginaires et transgresse, au moyen de la fiction, certaines restrictions du voyage rigoureusement établies. N'étant plus possible de se mouvoir librement pour étancher sa soif de randonnée, d'exotisme ou de l'Ailleurs, l'individu trouve, grâce à la pratique régulière de la lecture, le « pass » nécessaire pour se retrouver dehors. La littérature débloque ainsi le lecteur de ce grand univers carcéral du confinement, de l'isolement ou de la mise en quarantaine. La littérature se fait subtilement résiliente. Elle est donc comparable à un appel d'air frais qui offre au lecteur la possibilité de se déconnecter de la dure réalité des morts en cascade de la Covid-19.

La seconde forme de la résiliente littéraire est représentée par le rêve comme exaltation du merveilleux et de l'imaginaire. Selon la tradition littéraire ancienne, le rêve participe de la structuration de l'objet littéraire comme l'illustrent *Les Guêpes* d'Aristophane, 422 av. J-C. Dès l'incipit de ce texte, Aristophane présente le récit des deux rêves que font des serviteurs. L'esthétique du rêve a été également développée par les romantiques (G. I. Rosowsky, 2007/1 n°23, p. 241-247). Dans le contexte du chaos et du désordre lié à la Covid-19, le rêve, en général, le rêve littéraire en particulier, participe des processus de résilience littéraire : « *Le rêve est une pensée étrangère à elle-même ; il se produit dans un état de passivité du sujet, hors de sa volonté consciente, il escamote la morale, déjoue la censure, réactive un contenu refoulé et met en scène en le défigurant, le fragmentant, le déguisant* » (*Id.*).

Le rêve a une dimension et un apport cathartiques par rapport aux traumatismes engendrés par la Covid-19. En rêvant grâce à la fiction littéraire, le sujet traumatique entre dans un état de bonne inconscience. Il devient le produit d'une passivité qui neutralise la douleur du trauma. La dimension cathartique du rêve par la littérature comme forme de résilience contourne et méprise la censure et les effets anxiogènes ou endogènes de la Covid-19. Par le rêve, le lecteur refoule sa peur du virus, se détache pour un monde suprasensible, loin de la propagande et du matraquage médiatique sur ou autour de la maladie. Dans le rêve, la part d'irrationnel et de vérité construit une forme de résilience littéraire qui permet au rêveur de réadapter son comportement par rapport aux traumatismes subis.

La littérature guérit la maladie car elle a de réels effets thérapeutiques. Par sa nature foncièrement résiliente, elle a le pouvoir de se défaire du *spleen*, du mal-être occasionné par la pandémie. Le *spleen* baudelairien présenté comme désordre, déraison et déséquilibre marque ainsi la crise sanitaire qui ébranle les dispositifs sociaux. Le monde, y compris la république des lettres, est plongé dans un émoi qui occulte une part d'idéal recherchée et rêvée. En effet,

dans le spleen-idéal, l'idéal est l'espoir que la Covid-19 qui a croisé la littérature sur son chemin disparaisse progressivement. L'idéal également est le défi de voir se concrétiser la fin de la crise sanitaire.

L'ultime défi majeur de la résilience littéraire liée à la Covid-19 est la réinvention de l'activité ou des pratiques littéraires qui se virtualisent de plus en plus. La Covid-19 a redynamisé puis redonné un souffle nouveau à la littérature. Les mesures barrières qui empêchaient la circulation des livres physiques ont favorisé l'engouement pour les livres numériques. Ceux-ci limitent les contacts en favorisant la distanciation sociale. La littérature en réseau ou en ligne constitue un véritable bouclier contre les effets néfastes de la crise sanitaire à Covid-19. La littérature virtuelle a donné naissance à plusieurs supports numériques. Ainsi la twittérature, les plateformes collaboratives, les blogs littéraires permettent-elles à l'activité littéraire de rester vivace, vivifiante, dynamisante et surtout résiliente. Les écrivains, les éditeurs, les lecteurs et les universitaires se retrouvent sur la toile pour des conférences, des ateliers ou des colloques en ligne afin de pérenniser leurs savoirs. Au même moment, les librairies traditionnelles se réadaptent en mettant leurs stocks en ligne. Elles vont à la rencontre du lecteur sans que celui-ci ne se déplace en librairie pour effectuer un achat ou passer une commande de livre. La crise sanitaire à Covid-19 ne saurait en soi être un frein à la vitalité de la littérature.

Conclusion

L'enjeu de la résilience littéraire dans le contexte de la crise sanitaire à Covid-19 est de repenser l'humanité traumatisée par les pouvoirs insoupçonnés de la littérature. Les processus de résilience littéraire rendent possibles, par leurs vertus, la restauration et la restructuration du monde déchiré, désordonné par la pandémie ; mais qui doit réapprendre à vivre malgré tout. Par l'entremise de l'écriture résiliente qui ne nie pas la crise des valeurs, ni celle de l'éthique ou de la morale, les écrivains s'approprient (du) ou jouent avec le lexique covidien. Les mots en fabrique dans la vague de la pandémie constituent ainsi une sorte d'abréaction, un exutoire face à la maladie du siècle.

Les écrivains et les hommes de lettres donnent sa chance à l'humanité de réapprendre à vivre. La littérature résiliente démontre ainsi qu'elle est au cœur de la réalité du contemporain. La littérature ne s'esquive pas. Elle ne s'exonère pas des catastrophes qui frappent le monde. Quelle que soit la pandémie, la littérature ne peut être confinée dans les limites de la maladie. Vaccinée, immunisée, elle restera *ad aeternam* une onction pour ceux qui l'aiment et un sacerdoce royal pour ceux qui la pratiquent. Albert Camus (2017)

apostrophaient le monde de la culture et des lettres en ces mots : « *Le rôle de l'écrivain ne se sépare pas de devoirs difficiles. Par définition, il ne peut se mettre aujourd'hui au service de ceux qui font l'histoire : il est au service de ceux qui la subissent* ». Cette recommandation camusienne qui fait écho à la mission, selon Victor Hugo (1840) (« *le poète en des jours impies / vient préparer des jours meilleurs / Il est l'homme des utopies* »), s'adresse aux romanciers, aux dramaturges et aux poètes, à tous les praticiens de la littérature, ainsi appelés à faire entendre leurs plumes ou leurs voix afin d'ouvrir des voies de résolution des crises de l'humanité.

La Covid-19 a également démontré l'importance de l'homme vu comme un être social qui ne peut pas vivre sans l'Autre. Cette crise sanitaire repositionne la question essentielle de l'altérité au centre des rapports entre les hommes. La pandémie enseigne l'importance du « vivre ensemble ». Mieux, elle exalte la poétique du divers, du différent et de l'étranger. Si l'individu doit protéger autrui par le respect des mesures barrières, il ne doit pas perdre de vue qu'il ne saurait se passer de son double (alter ego). *In fine*, la pandémie à Covid-19, au-delà de ses expressions littéraires résilientes, est un rappel à l'ordre de l'humanité et un retour à l'essentiel, c'est-à-dire le respect de la vie humaine, considérée comme la première vocation des Humanités.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENESTROFF Corinne, 2010, « L'écriture ou la vie, une écriture résiliente », in *Littératures*, n°159, p.39-52.
- BESSARD-BANQUY Olivier, 2012, « Fin de la littérature ou crise de la lecture ? » in *Fins de la littérature*, Dominique Viart, Laurence Demanze (dir.), Paris, Armand Colin, p.171-182.
- CAMUS Albert, 1947, *La Peste*, Paris, Gallimard.
- CAMUS Albert, 2017, *Discours de Suède*, Paris, Gallimard/Folio.
- DAUPHINE André, PROVITOLLO Damienne, 2007/2, « La résilience un concept pour la gestion des risques », in *Annales de Géographie*, n° 654, p.115-125.
- CIRERO, « Résilience environnementale », en ligne
http://www.resilience-organisationnelle.com/1/resilience_environnementale_1329078.html,
 consulté le 22/03/2021
- CIRERO, « Résilience environnementale », en ligne,
http://www.resilience-organisationnelle.com/1/resilience_economique_1329079.html,
 consulté le 22/03/2021
- COMOY-FUSARO Edwige, « Avant-propos à la section « Littérature et Médecine » », *Cahiers de Narratologie*, en ligne, <http://narratologie.revues.org/6057>, consulté le 31/03/2021.

- CYRULINK Boris, « Résilience : comment ils s'en sortent », entretien avec Isabelle Taubes, en ligne, <https://www.psychologies.com/Therapies/Psychanalyse/Travail-psychanalytique/interviews/Resilience-comment-ils-s-en-sortent>, consulté le 22/03/2021
- CYRULINK Boris, 2002, *Un merveilleux malheur*, Paris, Odile Jacob, p.218.
- CYRULINK Boris, 2018/3-4, « Traumatisme et résilience », in *Rhizome*, n°69-70, p. 28-29.
- DELPONT Sophie « Boris Cyrulink : on est dans la résistance, pas encore dans la résilience », en ligne, <https://www.google.com/amp/s/www.franceculture.fr/amp/emissions/confinement-votre/boris-cyrulink-on-est-dans-la-resistance-pas-encore-dans-la-resilience>, consulté le 31/03/2021.
- DEON Meyer, [2016], 2017, *L'Année du Lion*, Paris, Seuil.
- KOONTZ Dean, [1981], 2020, *Les Yeux des ténèbres*, trad. Jacqueline Lenclud, Paris, L'Archipel.
- LA CROIX, « Coronavirus: les prémonitions embarrassées de l'écrivain Deon Meyer », en ligne, <https://www.la-croix.com/Culture/Coronavirus>, consulté le 19 mars 2021.
- LE CLEZIO Jean Marie, 1995, *La Quarantaine*, Paris, Gallimard.
- MANCIAUX Michel, 2010/10, « La résilience », in *Etudes*, tome 395, p. 321-330.
- MARQUEZ Gabriel Garcia, 1985, *L'Amour au temps du Choléra*, Paris, Grasset.
- MIGNIEN Alexandra, « Ce qui ne nous tue pas », court métrage, lauréat du Prix du jury au festival Frames, 2020 d'Avignon, en ligne, <https://fr.tipeee.com/alexandra-mignien>, consulté le 01/04/2021.
- MILLET Richard, 2010, *L'Enfer du roman : Réflexions sur la postlittérature*, Paris, Gallimard.
- MORIN Edgar, 1999, *Le Défi du XXI^e siècle, Relier les connaissances*, Paris, Seuil.
- NAJJAR Alexandre, 2020, *La couronne du diable*, Paris, Plon.
- ROSOWSKY Giuditta Isotti, 2007/1, « Petites divagations autour du rêve en littérature », in *Sociétés et Représentations*, n°23, p. 241-247.
- SARAMAGO José, 1995, *L'Aveuglement*, Paris, Seuil.
- THILLIEZ Franck, 2015, *Pandemia*, Paris, Fleuve Editions.
- VIART Dominique, DEMANZE Laurence (dir.), 2012, Paris, Armand Colin, p.171-182.